

## Jean Zay, Souvenirs et solitude, Le Rœulx, (Belgique), Éditions Talus d'Approche, 1987

In: Histoire de l'éducation, N. 42, 1989. Les Enfants de la Patrie. Éducation et Enseignement sous la Révolution française. pp. 199-202.

---

Citer ce document / Cite this document :

Pompougnac Jean-Claude. Jean Zay, Souvenirs et solitude, Le Rœulx, (Belgique), Éditions Talus d'Approche, 1987. In: Histoire de l'éducation, N. 42, 1989. Les Enfants de la Patrie. Éducation et Enseignement sous la Révolution française. pp. 199-202.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hedu\\_0221-6280\\_1989\\_num\\_42\\_1\\_1685](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hedu_0221-6280_1989_num_42_1_1685)

---

compte la crise actuelle de l'école et de l'éducation et qui ne cherche pas à déceler dans l'œuvre d'un réformateur comme Ferry certaines causes de cette crise, manque, me semble-t-il, à l'une de ses fins.

Il reste que Ferry, comme cela avait été fort bien rappelé dans *Jules Ferry fondateur de la République* (Actes du colloque organisé par l'EHESS, publiés en 1985), un Ferry ramené à ses justes mérites, qui ne sont pas minces, a su voir et faire ce qu'il était possible de faire en son temps. *Opportuniste*, oui, et si le mot a pu être employé péjorativement il doit être à présent retenu comme un éloge, le plus bel éloge qu'on puisse faire à un homme de gouvernement, mais un éloge qui, loin d'en dispenser, laisse la place à la nécessaire critique de l'historien.

Maurice Crubellier

ZAY (Jean). — *Souvenirs et solitude*. — Le Rœulx : Éditions Talus d'Approche, 1987. — 387 p.

Appelé en 1936 par Léon Blum au ministère de l'Éducation nationale, Jean Zay (qui n'a pas alors 32 ans) démissionne de son poste à la déclaration de la guerre pour être mobilisé et rejoindre le front de l'Est. En juin 1940, il embarque à Bordeaux sur le *Massilia*. Arrêté à Casablanca, traduit devant le tribunal militaire de Clermont-Ferrand il est emprisonné à Marseille puis à Riom. Quatre ans plus tard, deux semaines après le débarquement des Alliés, des miliciens le tirent de sa cellule pour l'assassiner dans une forêt des environs.

Pendant ses années d'incarcération, l'ancien ministre a écrit régulièrement avec l'intention de faire publier ultérieurement ces pages rédigées au jour le jour. Le manuscrit est sorti de prison en livraisons successives sous la forme d'un brouillon et d'une mise au net. Ce « journal » s'étend du 6 décembre 1940 au 7 octobre 1943 et Jean Zay lui-même l'a organisé en onze chapitres qui portent en tête des sommaires résumant les questions abordées, les souvenirs racontés et les impressions quotidiennes de la vie de prisonnier.

Les lignes écrites le 12 mai 1943, en tête du dernier chapitre qui s'interrompt brutalement (à la suite de l'aggravation de son régime de détention) éclairent la signification du titre : *Souvenirs et solitude*, choisi par J. Zay lui-même. Alors qu'il atteint son millième jour de captivité, il note qu'il en est moins impressionné que du centième. La prison ne laisse pas le choix, explique-t-il, il faut être

vainqueur du temps ou vaincu par lui. Il n'y a de salut que dans un usage méthodique de soi : « il faut apprendre à placer désormais sa vie, non dans la compagnie des hommes, mais dans le souvenir et dans l'attente de l'avenir, dans l'imagination et dans la méditation » (p. 326). C'est par son emploi réglé qu'on peut échapper à l'obsession du temps et écouter ce que Herriot nommait la plus belle de toutes les musiques : « l'accord de la solitude et du silence ». D'où cette formule de J. Zay : « C'est en prison que l'on comprend Proust ». Des pages du même ton, empreintes de ferveur dans la méditation et de pudeur dans l'expression, ponctuent ce document saisissant qui témoigne pour une double expérience de l'écriture et de l'histoire.

Tantôt chronique du temps de l'Occupation (dont le prisonnier perçoit les échos assourdis : il lit la presse, reçoit des visites, entend les informations que gardiens et prisonniers font circuler), tantôt évocation de la vie politique et culturelle de la III<sup>e</sup> République, page d'histoire déjà réécrite dans la propagande qui suit la capitulation, tantôt journal des lectures et des méditations du reclus, le livre articule des temporalités hétérogènes. Ceux à qui leur nature ou les circonstances ont révélé « qu'il n'y a pas de rendez-vous plus urgent, plus capital que celui que nous avons avec nous-mêmes » (formule de Proust citée par J. Zay) peuvent parcourir les jours comme les automobiles en disposant de « vitesses » différentes. À l'expérience du temps épurée par la solitude et la réclusion, dont témoignent les notations sur le retour des saisons ou la compagnie d'un oiseau, font écho des méditations sur la politique, l'histoire et la condition humaine. Relisant les *Mémoires* de Sully, l'homme politique de la III<sup>e</sup> République est frappé de surprise par les ressemblances qui marquent la vie politique d'une époque à l'autre. Les hommes ne sont ni meilleurs ni pires, malgré les changements dans la civilisation ou le progrès matériel. « Ce sont les hommes, leurs vices et leurs vertus qui comptent dans la vie publique et règlent tout ». Mais, parlant de Sully, c'est aussi une confiance que nous livre le prisonnier. Avec le recul du temps, l'image de l'homme politique se fait stature, œuvre « dépouillée des misères quotidiennes ». Mais les mémoires nous rappellent que Sully lui aussi « a été abreuvé des mêmes injures, des mêmes soupçons, des mêmes jalousies, des mêmes incompréhensions qui, lorsqu'elles nous sont contemporaines, défigurent complètement la véritable image, l'œuvre réelle des conducteurs de peuples » (p. 303).

C'est pourquoi, face aux attaques dont continue à être l'objet celui que certains appelaient « le juif J. Zay », une partie des pages est consacrée à la justification des choix politiques et des actions

gouvernementales. L'auteur est ici moins avocat qu'écrivain authentique et il pratique avec beaucoup d'habileté et de bonheur l'art du récit, de l'anecdote et du portrait. Les personnages évoqués appartiennent aussi bien à la vie politique (le président Lebrun, Roger Salengro, Joseph Caillaux...) qu'à la vie culturelle d'avant guerre (Bergson, Billy, Perrin ou Édouard Bourdet). Mais J. Zay sait aussi camper des « types » comme celui du maître-chanteur qui hantait les couloirs de la III<sup>e</sup> République ou celui des détenus communistes croisés en prison qui lui inspirent le respect. L'art du chroniqueur s'exerce aussi bien sur la différence qui distinguait conseils de cabinet et conseil des ministres que sur les embarras du protocole ou les sessions du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Souvent, comme à l'occasion d'une conversation avec le coiffeur qui lui rend visite tous les mois, ces récits sont l'occasion de réflexions sur la vie sociale et les types humains. Quelques passages, enfin, sont consacrés aux circonstances qui ont conduit à la guerre, comme la relation des conditions dans lesquelles Georges Bonnet est parvenu à obtenir, le 6 février 1938, la signature d'une déclaration franco-allemande.

On trouvera, enfin, nombre d'analyses d'un intérêt majeur consacrées à la politique scolaire du Front populaire. Dans son introduction, Antoine Prost résume ainsi l'action du jeune ministre : « Jean Zay prolongea d'un an l'obligation scolaire, réorganisa le ministère en directions de degrés, celle du second degré administrant les écoles primaires supérieures ; il rendit parallèles les programmes de l'enseignement primaire supérieur et ceux du premier cycle des lycées ; et il créa, à titre expérimental, des sixièmes d'observation. Pour aller plus loin, il aurait fallu une loi : le projet qu'il déposa en mars 1937 fut enterré par la commission de la Chambre et par son président, H. Ducos ». Dans ses souvenirs, J. Zay évoque aussi bien sa conception des « activités dirigées » (p. 134) que la question de l'orientation (p. 207), la création de l'École nationale d'administration (p. 268), la signification du changement d'appellation du ministère, en 1932, de ministère de l'Instruction publique en celui d'Éducation nationale (p. 349) ou le fait que l'enseignement de la parole et de l'argumentation est trop négligé dans les exercices scolaires alors qu'il est si important dans la vie (p. 351). On sera attentif à ces pages où le prisonnier relit ses Instructions de 1937-1938 (p. 334), texte substantiel qui constitue, comme le note A. Prost, « une synthèse pédagogique à laquelle on n'a pas accordé l'importance qu'elle mérite ». Elle s'inscrit, en effet, dans le courant de l'éducation nouvelle des années 1920 et inspirera la commission Langevin-Wallon ou l'expérience des « classes nouvelles » animée

dès 1945 par G. Monod. Dans cette perspective, les notations que J. Zay consacre aux initiatives scolaires du gouvernement de Vichy (p. 123 ; p. 207) éclairent de manière décisive ces pages de l'histoire récente de notre système éducatif qui ne sont peut-être si mal connues que parce qu'elles défient la problématique de la rupture et de la continuité.

Cet ouvrage avait été édité une première fois en 1945 avec une préface de Jean Cassou (reproduite ici en annexe). La réédition de *Souvenirs et solitude* est, à tous égards, remarquable. Après une émouvante préface de Pierre Mendès-France, une introduction d'Antoine Prost présente et éclaire l'ouvrage en le rendant accessible à un large public (et en rendant possible l'usage de ce document de première main par un public de jeunes et d'étudiants). Dans le même esprit, de nombreuses notes lèvent les éventuelles difficultés de lecture et, sans érudition superflue, précisent les références aux événements et aux textes évoqués dans les souvenirs de Jean Zay. Un index des noms propres vient heureusement compléter la table des matières détaillée que l'auteur avait donnée à ses souvenirs. Les artisans de cette réédition ont voulu qu'elle soit à la hauteur de la qualité d'un livre rare qui donne un sens authentique à l'idée d'histoire immédiate.

Jean-Claude Pompougnac

TOULEMONDE (Bernard). — *Petite histoire d'un grand ministère : l'Éducation nationale*. — Paris : Albin Michel, 1988. — 302 p.

En dépit de son titre, ce livre ne retrace pas l'évolution historique du ministère de l'Éducation nationale. « Petite histoire d'un grand ministère... », deux adjectifs opposés non sans malignité, le dérisoire dans le récit côtoyant souvent le sérieux. Bernard Toulemonde, professeur de droit public, a occupé d'octobre 1982 à juillet 1987 la charge de directeur des Affaires générales au ministère de l'Éducation nationale sous l'autorité d'A. Savary, J.-P. Chevènement, R. Monory (1). À l'issue de cette expérience, il décrit les mécanismes et les acteurs de l'Éducation nationale au niveau de l'administration centrale, en centrant ses développements dans une actualité récente, 1981-1988. Il fournit ainsi une analyse pénétrante

---

(1) B. Toulemonde a été nommé depuis recteur de l'académie de Montpellier (octobre 1988).